

Qui entend le monde ?

Entretien avec Philippe Reiryū Coupey

Jonas Endres : C'est quoi le silence ?

Philippe Reiryū Coupey : Le silence n'existe pas. Il dépend de l'être humain. Si l'être humain n'est pas, alors où se trouve le silence ?

Le silence, n'est-ce pas l'absence de sons ?

Non. Le silence, c'est l'absence de l'être humain.

Donc est-ce que l'être humain perçoit le silence ?

Oui, l'être humain ne fait que ça. Il parle toujours du silence, comme si cela existait. Il perçoit sa préfabrication. Il se perçoit lui-même.

C'est à travers le silence qu'on perçoit le bruit. On cherche le silence parce qu'il y a trop de bruit.

Oui, mais cela n'est pas la finalité, ce que vous évoquez, c'est un cheminement. Car le silence et le bruit vont ensemble. L'un ne peut exister sans l'autre. D'abord, il y a unité. Pourtant, elle se scinde. Un veut dire deux. Où est la non-dualité là-dedans ? Ou est-ce ce qu'on appelle *funi* ? *Funi*, non-deux, signifie ne pas rester sur quoi que ce soit dans les pensées, ne pas prendre parti, ni pour, ni contre.

Donc vous nous dites que le silence est quelque chose de relatif ?

Exactement. Bien sûr, l'absolu existe, mais le silence, quant à lui, fait partie des phénomènes relatifs. On peut lire dans un poème d'un auteur inconnu :

*« Silencieuse est la fleur du cerisier,
En ce début d'avril.*

Rose est la couleur du printemps

Sans pensée,

La musique du vent dans les pins

Joue sa splendide mélodie ».

Si l'enseignement zen ne vise pas le silence, il existe toutefois beaucoup de moments où l'on ne parle pas, comme en zazen. Les sesshins où les pratiquants se réunissent pour plusieurs semaines ne sont pas silencieuses, toutefois on est amené à réfléchir à la place de la parole, sa fréquence, son contenu, et progressivement, celle-ci se régule.

Heureusement. On ne peut pas rester dans la parole comme dans le vacarme continuellement. *Shiki soku ze kū*. Phénomène devient non-phénomène. Et *kū soku ze shiki*, non-phénomène devient phénomène. On ne peut pas rester sur les phénomènes, le vacarme, le fracas. La condition normale, c'est d'avoir les deux ensemble. « L'homme regarde la montagne. La montagne regarde l'homme », comme le silence regarde aussi le fracas, le vacarme. Et le fracas, c'est à dire nous-mêmes, regarde le silence. On a écrit des livres sur ce sujet, comme Marc de Smedt dans son ouvrage *Eloge du silence*, qu'on pourrait aussi appeler « La Victoire du Silence ».

Marc de Smedt parle de l'importance du silence dans notre vie. En effet, par le silence, nous apprenons à avoir des rapports plus directs et naturels avec d'autres êtres sensibles et non-sensibles. Sans les mots, notre ego n'est plus tellement influencé. Les mots nous influencent beaucoup, quand bien même aucun mot n'est exprimé à haut voix. Mettre le silence en haut de la montagne, ce n'est pas exact. Du moins, pas comme je le comprends moi-même.

[...]

Dans l'enseignement zen, on utilise le silence et on utilise aussi les mots.

Un maître ancien disait qu'on se sert parfois des mots dans le zen. À cela, Dōgen a répondu quelques centaines d'année plus tard en disant : « Il n'y a que des mots dans le zen ». Il voulait dire que les mots ne servent pas uniquement lorsqu'on s'exprime à l'oral mais que les mots informent toute notre activité physique et mentale. Dans son œuvre principale, le *Shōbōgenzō*, on retrouve cette dimension au chapitre *Dōtoku*.

Toutefois, dans le zen aussi on laisse parfois tomber les mots. Et le silence aussi, peut-être ?

Qu'est-ce que ça veut dire laisser tomber le silence et les mots ? Il s'agit tout simplement de ne pas s'attacher aux mots, aux sons, au silence. Souvent, on entend dire que pour pratiquer, il faut qu'il y ait le silence. Mais ce n'est pas vrai. Il y a l'univers, la pluie. Chez nous au dojo de l'Armée du Salut, à Paris, dans le XIIIème arrondissement, il y a les marchandises qui circulent dans le couloir, les immigrés qui parlent devant la porte. On ne nomme pas le bruit. On est en zazen et on ne dit pas : « Tiens, c'est un Indien qui passe, il parle Hindi ». On ne nomme pas. Quand l'on nomme, cela se fait à partir d'une deuxième pensée. La première pensée, ce n'est pas une pensée. C'est juste le bruit. Pas le bruit du mental, le bruit du fonctionnement cérébral. Du monde, des hommes.

[...]

Aujourd'hui, on est plus éloignés de la nature, des forêts, de la campagne qu'à l'époque. Et la nature est plus silencieuse, elle nous calme. Par contre en ville, on a le bruit, on a la publicité, et on est agité.

Je regarde par ma fenêtre et je vois un arbre. Est-ce que voir trente-cinq arbres ajoute à la sensation que de n'en voir qu'un seul ? Un seul arbre me suffit pour sentir cette nature dont on parle. De toute façon, le silence n'appartient pas au monastère, ni au couvent, c'est évident. Le silence appartient à la nature. La nature, c'est ce qui existe quand il n'y a pas l'être humain. Nous en disposons constamment. La nature, c'est aussi quand on se promène dans la rue. En ce moment [durant notre confinement du coronavirus], on va dans la rue, tout est vide, et l'air est frais ! C'est comme si on était vraiment dans la montagne. La montagne est en soi ! On est aidés par ce confinement. Alors on n'est pas éloignés.

Par nature, qu'est-ce que vous voulez dire ? Les arbres ?

Non je n'entends pas les arbres. Si je dis ce sont les arbres, c'est déjà une deuxième pensée, puis une troisième et une quatrième pensée. C'est suivre ses pensées personnelles. Or le personnel ne nous intéresse pas. Toutefois, c'est toujours moi qui entends et qui sais ce qu'est le triomphe du silence.

Le bruit d'un camion, c'est aussi la nature alors ?

La nature englobe tout, elle n'exclut pas les êtres humains, ni leurs camions.

Mais elle n'est pas du tout concentrée sur les êtres humains.

La nature n'est ni pour, ni contre. C'est la non-dualité – hommes, femmes, les êtres sensibles et non-sensibles. Entendre le monde nécessite le non-soi. Il ne nécessite ni les oreilles, ni le mental, mais le non-soi.

C'est cela que j'aime dans un chapitre du Shōbōgenzō qui aborde l'enseignement des objets non-sensibles.

Oui, on entend les objets non-sensibles mais finalement, regarde, Doshin, il n'y a personne dans son dojo ce jour-là et il va dans la montagne et livre un enseignement face aux rochers. Les rochers s'inclinent. C'est très fort comme image. Mais ce n'est qu'une image. Les rochers ne sont pas des êtres humains. La question n'est pas de questionner comment les objets non-sensibles sont sensibles. Ce serait se tromper et encore réinsérer de l'humain là-dedans. Ce que cela signifie, si je peux me permettre de le dire, c'est que Doshin ne parle ici que de lui-même ! C'est ça la question. Il en est où dans sa tête ? En voyant les rochers qui s'inclinent, il ne voit que lui-même qui s'incline. C'est un bouddha.

[...]

Dans l'enseignement zen, quand je lis les anciens textes, le silence est rarement évoqué, il est toujours question de bruit, de sa manière de survenir, de son impact. D'ailleurs, le satori est souvent déclenché par un son exact et identifié. On peut même penser à tous ces sons qui transmettent l'enseignement du Dharma. On peut penser qu'ayant été écrit à une époque où le silence dominait, le bruit prenait une toute autre ampleur. Alors qu'aujourd'hui, notre époque se définit par le bruit et sa présence continue. Aussi, pour un moment rare dans l'histoire du zen et du bouddhisme, parle-t-on du silence.

C'est bien possible, mais regardez le *Sutra de Vimalakirti*, qui a été écrit bien avant l'arrivée du Christ. Ce texte sur le silence de Vimalakirti était énormément étudié, même à l'époque, on en parlait comme le silence du tonnerre. Manjusri, qui incarne le symbole de la victoire sur l'ignorance, est armé du sabre de la sagesse, il s'adresse à Vimalakirti et lui dit : « Maintenant que vous avez tous exprimé vos points de vue ... ». (L'assistance était nombreuse, composée de nombreux bodhisattvas. Tout le monde parlait, les discussions fusaient,) « alors maintenant, Vimalakirti, tout cela mis à part, qu'est-ce que cela à faire

avec la non-dualité ? » Où est l'absolu en fin de compte ? Vimalakirti ne répond pas. Délibérément ou pas, il n'a pas répondu. Pour moi, c'est la fin de l'histoire. Mais après, tout devient analyse. Les gens qui étudient ce texte pointent beaucoup ce silence, et le rapprochent du tonnerre. Pourquoi serait-ce comme le tonnerre ? C'est le silence, c'est tout ! Vimalakirti n'a simplement pas parlé. Il s'est tu. La question pour moi ne s'attache pas au silence, encore une fois, on revient au même point, on débat sur le silence, mais que recouvre le silence ? On lui attribue même un nom, on le désigne par le terme de tonnerre. Mais c'est de la littérature. C'est pour cela qu'il s'agit de l'un des sutras les plus lisibles de tous. Et j'ai beaucoup aimé ce sutra quand je l'ai lu il y a une trentaine d'années, parce que c'est de la grande littérature ; je trouvais cela beaucoup plus fascinant à lire que le *Sutra du Lotus* qui nous matraque avec ses répétitions. Bouddha parle et c'est un peu répétitif à la fin. Tandis que Vimalakirti, comme c'est de la littérature, superbe littérature, on arrive à vraiment apprécier ce sutra. En croisant ce sutra et la question du silence, on peut voir combien c'est d'abord l'esprit de Vimalakirti qui importe, et non pas le silence ! On se trompe ! Vimalakirti est-il aussi silencieux que ce que l'on dit ? Aucune idée, il est probablement comme nous tous. Il n'est pas plus silencieux qu'un autre. La question est : « Qui est-il, lui ? ». Et non pas « Comment comprendre son silence ? » sa profondeur, sa signification. C'est lui ! Qui est-il ?

Donc le silence est un effet secondaire en fin de compte ?

C'est secondaire, oui. On a aussi commenté ce silence de Vimalakirti, et on l'a rapproché du silence de la montagne. D'accord, encore de la littérature. Mais plus exactement, si c'est ce silence-là, alors c'est le silence de la mort. Ce n'est pas comme une montagne, c'est bien plutôt comme une mort. C'est d'avantage le silence non-duel. La montagne et le silence : on peut débattre de ces questions longuement. Est-ce qu'on n'est pas en train de coller une caractéristique humaine sur la montagne ? Ce n'est pas cela. C'est le silence de la mort. Comme le dit Tōzan : « C'est à partir de la mort qu'on peut parler ».

[...]

Le mot silence et l'idée de silence, comment peut-on les dépasser pour ne pas avoir d'idée préconçue de ce que le terme silence recouvre. Comme souvent, avec le zen, c'est au-delà

*des mots, donc comment peut-on évoquer avec des mots ce qui ne peut se laisser saisir ?
Dans le cas présent, le silence.*

C'est encore une double question. Comment peut-on dépasser l'idée de silence afin de ne pas avoir d'idée préconçue ? J'en ai déjà parlé : ne pas le nommer ! Cela c'est une voiture, ça c'est un enfant.

J: Je trouve intéressant de nommer. Vous, vous nommez afin de ne pas confondre le silence avec quelque chose d'autre, avec les causes principales, premières.

Qu'entendez-vous par les causes premières ?

Pour moi, c'est la foi.

La foi ? Comment parler de la foi ? Comment la décrire ?

Il y a deux moments où je ressens pleinement le silence : quand j'ai la foi, c'est à dire lorsque j'approche l'esprit qui est plus vaste que mes pensées, et aussi quand je dirige ma vie dans une bonne direction.

Oui, c'est essentiel finalement. Peut-être que tout ce que je suis en train de dire est une question de foi. Je parle de la foi de tout le monde, celle qui vient du plus profond de nous tous, de la montagne, de la terre, du souterrain. Les paroles ne suffisent pas...

On entend, mais ce n'est pas soi-même qui entend, c'est sa foi qui entend. La foi est acquise par son actualisation. Et son actualisation, c'est entendre le silence, sans que ce soit soi-même qui l'entende... C'est cela pour moi la foi... La foi c'est l'essentiel. Il faut connaître sa foi. Sinon on vit comme un aveugle¹. Si l'on est heureux sans la foi, alors il faut rester heureux sans la foi. Mais pour l'individu qui évolue, il ne suffit pas d'être heureux parce que l'on possède un bon travail, que tout marche bien, une femme, des enfants. Toutefois, pour ceux qui sont heureux ainsi, alors c'est très bien. Mais si cela ne rend pas heureux, il faut alors chercher là où notre foi pourra s'épanouir. Tout le monde a la foi. Il n'existe pas un être humain qui n'ait la foi. C'est totalement latent pour certains, pour d'autres, non. La foi survient et il faut qu'elle ait un objet. Je dis toujours « pas d'objet », mais il faut avoir un

¹ En parlant d'aveugle, il faut être vigilant avec la foi aveugle qui finit toujours mal. Aujourd'hui, les Évangélistes américains renient les directives de confinement parce qu'ils sont, disent-ils, « protégés par le sang du Christ. » Cette foi-là peut nous amener directement à la mort, eux comme les autres, qui ne sont pas plus protégés que quiconque.

objet. Moi, vous, on a découvert la Voie à travers la pratique de zazen. On peut dire qu'on a eu cet objet. Et puis, c'est là où on dépasse le silence. On ne cherche pas le silence... C'est *ku soku ze shiki, shiki zoku ze ku*. Et cela se répète à l'infini. Ce dont je parle va au-delà du silence ou du non-silence. Pendant toute une soirée, le maître zen Ryotan et le grand érudit Tokusan parlent longuement. Pendant leur discussion, la nuit est tombée. Tokusan décide de partir. Il avance dans le noir. Alors, Ryotan lui amène du feu. Il allume la lampe, puis il souffle et la flamme s'éteint. À l'issue de leur échange, de cette longue discussion, faite de mots, Tokusan a eu le satori, le satori de l'obscurité, du silence.